ORAISON FUNÈBRE

DE

TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT

ET EXCELLENT PRINCE

STANISLAS I.

ROI DE POLOGNE,

GRAND DUC DE LITHUANIE,

DUC DE LORRAINE ET DE BAR.


Biblioteka Jagiellońska
stdr0010435

Elisée Carme Déchaussé ist Jean Franç. Copel.

ORAISON FUNÉBRE
DE
TRÉS-HAUT, TRÉS-PUISSANT
ET EXCELLENT PRINCE
STANISLAS I.
ROI DE POLOGNE,
GRAND DUC DE LITHUANIE,
DUC DE LORRAINE ET DE BAR,

Prononcée en l'Église Primatiale de Lorraine le dix du Mois de Mai 1766, au Service ordonné par le ROI, auquel les Cours Souveraines & autres Corps ont assisté.

Par le R. P. ÉLISÉE, Carme Déchaussé, Prédicateur du Roi.



A NANCY,
Chez PIERRE ANTOINE, Imprimeur Ordinaire du Roi, de la Cour Souveraine, & PIERRE BARBIER.

AVEC PERMISSION.



ORAISON FUNEBRE
DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET EXCELLENT
PRINCE
STANISLAS PREMIER,
ROI DE POLOGNE,
GRAND DUC DE LITHUANIE,
DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Unus est altissimus, Rex potens & metuendus nimis, sedens super Thronum illius & dominans Deus.

Il n'y a qu'un seul Dieu Roi tout-puissant & redoutable, assis sur son Trône & dominant tous les Empires. (*Ecclésiastique, C. 1.*)

MONSEIGNEUR, *

C'EST la seule réflexion qui puisse nous occuper au milieu de ce triste appareil des Saints Mystères, à la vue de ces voiles lugubres que la mort étend pour orner son triomphe, & rendre plus magnifique le témoignage de notre néant ; voilà donc ce qui reste à notre

* Son Eminence Monseigneur le Cardinal de Choiseul, Archevêque de Besançon, Primat Officiant.

admiration de tant de gloire, de tant de grandeur ; le souvenir de ce qui n'est plus, des représentations stériles, où notre douleur cherche envain son objet, & où celui-même que nous voulons honorer manque à nos hommages ; voilà ce que notre tendresse conserve de tout ce qui peut flatter notre cœur ; le regret de le perdre ou le détachement de biens si fragiles, la persuasion qu'il faut servir le Roi immortel des siécles, qu'il est le seul puissant, & qu'il domine tous les Empires ; *Unus est altissimus, Rex potens . . . . & dominans Deus.*

Glaive du Seigneur, ne cesserez-vous pas de frapper ? & la mort qui vient de confondre les cendres du Pere, du fils, de l'ayeul, assise sur leurs tombeaux entrouverts, armée du glaive de la douleur menacera-t-elle encore les plus grandes victimes ? hélas ! s'il nous faut des leçons si terribles pour arracher nos cœurs à la terre, ce triste monument ne suffit-il pas pour nous convaincre du néant des choses humaines ? Lorsque Dieu abbat les têtes superbes, & cite à son Tribunal les Rois de la terre, il ne brise pas tous les liens qui enchaînent la destinée des Peuples à celle de l'Etat ; le Sceptre passe en d'autres mains, le même ordre des choses subsiste, & les objets qui nourrissent nos passions, nos desirs, nos espérances ne sont pas détruits : Ici le coup qui a frappé le Prince a tout anéanti ; tout ce qui existe a un nouvel être, & le présent ne tient au passé que par des ruines ; on ne voit plus qu'un Sceptre brisé ; le Trône englouti dans le même Tombeau que le Monarque ; un vaste Palais, dont un lit funèbre a fait le dernier ornement ; les ombres de la mort qui le remplissent, & qui ne seront plus dissipées par le souffle des vivans ; l'homme même qui va manquer à des lieux où régnoit l'image du bonheur ; une Cour dispersée, toutes les espérances confondues, une révolution dans les attachemens comme dans les fortunes, les plus douces liaisons interrompues, les adieux tendres des amis vertueux, la séparation de tout ce qui flattoit le cœur, & presque l'anéantissement après l'existence la plus agréable.

Mais ce n'est pas seulement par la grandeur de notre perte que nous

devons reconnoître le néant des choses passagères, & cet empire du Très-Haut qui maîtrise tous les événemens ; jamais la puissance du Dieu qui dispose à son gré des Couronnes, qui renverse les Trônes ou qui les reléve, jamais la fermeté d'une ame que l'adversité ne peut abatre, qui domine sa propre grandeur, & qui n'en use que pour le bonheur des hommes, ne parurent avec tant d'éclat que dans la vie de notre auguste Monarque ; elle unit la leçon des événemens & la force de l'exemple pour nous convaincre que Dieu seul est grand, que rien n'est solide pour l'homme que la vertu ; enfin que la perfection de l'héroïsme chrétien est de se conformer à la volonté de Dieu, lorsqu'il nous ôte les biens présens, & d'imiter sa bienfaisance lorsqu'il les laisse entre nos mains.

Dans une vie agitée, au milieu d'une vicissitude de revers & de succès, ce Monarque a reconnu la Puissance du Seigneur, & il a paru supérieur à tous les événemens par une soumission constante à la volonté divine.

Dans une vie tranquille & au milieu des douceurs d'une longue prospérité, il ne s'est montré que Bienfaisant, & il n'a usé de sa puissance que pour le bonheur des hommes.

C'est la leçon que laisse à la postérité la vie éternellement mémorable, de TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT, TRÈS-EXCELLENT PRINCE STANISLAS LESCZYNSKY, ROI DE POLOGNE, GRAND DUC DE LITHUANIE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

PREMIERE PARTIE.

*MONSEIGNEUR,**

Dieu forme l'arrangement de l'Univers, & sa sagesse qui remplit tout, ne laisse plus de place au hazard. C'est lui qui souffle dans le cœur des Héros une ardeur guérrière, & qui prépare leurs mains au combat ; il place dans l'ame du Prince cette confiance qui le fait commander sans crainte, & il lui fait sentir cette force qu'il faut pour agir en maître ; il

* *Son Eminence Monseigneur le Cardinal de Choiseul, Archevêque de Besançon, Primat Officiant.*

donne aux Sages cette intelligence qui influe sur le bonheur des Peuples, qui saisit tous les rapports, lie tous les intérêts, & fait servir à l'harmonie générale les passions mêmes qui tendent à la détruire. Toutes ces qualités du cœur & de l'esprit sont des dons de Dieu, & il s'en sert pour accomplir les desseins de sa Providence; il laisse délibérer & agir les hommes pour exécuter ce qu'il résout, & alors leur sagesse peut former des combinaisons, prévoir les effets, connoître les causes, calculer leur influence, saisir les ressources, indiquer les fautes qui ont préparé les révolutions, suivre l'origine, l'agrandissement, la décadence, la chûte des Empires; d'autrefois il rompt l'enchaînement des causes secondes, il rend notre prévoyance vaine, il se joue de nos projets les mieux concertés, il met entre les mains d'un Conquérant son marteau redoutable, & il le brise, lorsque déja levé, il va tout écraser de son poids; il agite Israël comme un roseau, & il le transporte à Babilone comme par un coup de vent, *ventilabit trans flumen*, tant notre résistance est inutile lorsqu'elle ne sert pas de moyen à ses desseins, & tant est grande la facilité avec laquelle il renverse les Empires, *Unus est altissimus . . . . & dominans Deus.*

3. Reg. c. 14.

La Pologne toujours agitée, souvent déchirée & sanglante paroissoit goûter quelque repos sous le Régne du grand Sobieski; les qualités héroïques de ce Prince, l'éclat de ses victoires, l'admiration de l'Europe, arrêtoient les factieux, & forçoient l'estime de cette Nation que le Sceptre ne pouvoit soumettre; avec cette réputation qui en impose, il manquoit à ce Monarque l'art de ménager les esprits, de manier les caractères, de tout pénétrer en restant impénétrable, & de faire servir à ses vues l'apparence de la modération; il voulut placer de son vivant la Couronne sur la tête de son Fils, & prévenir pour cette élection des suffrages qu'il devoit attendre; les maux de l'Anarchie, les horreurs des guerres civiles, la tranquillité que ce choix assureroit à l'Etat, tout fut employé pour séduire une Nation fatiguée de ses discordes & accablée du poids de sa licence; mais l'amour de la liberté prévalut sur le pouvoir du Prince, & cette démarche

précipitée ne produisit qu'une haine implacable contre sa Maison. Raphaël Lesczynsky fit retentir au fond des cœurs la voie de la Patrie gémissante; ce généreux Citoyen osoit dire à son Roi, pourquoi ébranlez-vous les bornes qu'ont posées nos ancêtres? Ces hommes sages en défendant l'élection d'un successeur pendant la vie du Prince, n'ont-ils pas vû que l'espérance de la faveur & l'éclat du Sceptre pourroient corrompre les suffrages? ne pensez plus à nous séduire par les douces images de la paix & du repos; nous aimons mieux les troubles de la liberté qu'un esclavage tranquille.

Tel fut le Pere de STANISLAS. Je ne remonterai pas à l'origine de sa Maison, dont l'ancienneté se perd dans l'obscurité des temps. Le moindre de ses mérites fut d'être d'une naissance illustre; il trouva dans ses Ayeux cette noblesse de cœur plus glorieuse que celle du sang, qui inspire les sentimens généreux, & qui transmet avec le souffle de vie l'amour de la vertu. L'émulation de leur gloire le pressoit de toute part, & l'éclat d'un grand nom qui corrompt tant d'ames foibles, ne fut pour lui qu'un engagement à l'héroïsme. La bienfaisance & l'humanité faisoient le fond de son caractère; l'amour du bien & le désir de rendre les hommes heureux sembloient seuls lui donner de l'activité, & sa valeur, sa magnanimité, sa bonté naturelle sortoient d'une source si pure. Persuadé que l'on change ses désirs plutôt que l'ordre du monde, & que nos pensées seules sont en notre pouvoir, il apprit à se vaincre soi-même, à se contenter du nécessaire, à fuir toutes les superfluités qui amollissent, à ne pas enchaîner son bonheur à la fortune, & à l'attendre de la vertu. Son ame fortifiée par ses principes n'en fut que plus ouverte aux vérités d'une Religion qui tourne nos vues du côté du Ciel, qui arrache l'homme à lui-même pour le donner à ses semblables, qui ne reprime l'amour propre que pour rendre la charité plus active, qui dit aux Grands: Vous devez votre puissance aux foibles, & s'il n'y avoit point d'indigens, Dieu n'auroit pas donné des Maîtres à la terre; aux malheureux, consolez-vous dans la Croix qui ajoûte un nouveau lustre à la gloire du Juste, en le faisant triompher de

ses malheurs; obéissez sans murmure à la loi des événemens qui vous domine; songez que la vicissitude peut ôter tout ce qu'elle donne, que votre sort n'est pas d'exister dans un point de la durée, que votre félicité est dans l'avenir; étendez votre vie sur tous les siècles en l'animant par la vertu; elle seule est éternelle, tout le reste passe & devient la proie du Tombeau.

Ainsi se formoit à la constance un Prince dont la vie devoit réunir toutes les extrémités des choses humaines; il puisoit dans les maximes du Christianisme ce mépris des biens passagers qui domine toute l'illusion de la grandeur, qui met l'homme audessus de sa propre élévation, & qui laisse à l'ame toute l'énergie de l'indépendance; la modération qui régloit ses desirs étoit le fruit d'une raison éclairée sur le véritable prix des choses. Il avoit plutôt ces vertus qui tiennent dans l'ordre & qui réglent l'usage, que ces qualités, souvent funestes, qui forment les révolutions; & avec la force d'un génie né pour l'action, il manquoit de cette impétuosité des passions qui renverse tous les obstacles, & dont les effets sont plus étonnans que ceux de la vertu. Un Citoyen si loin des empressemens de l'ambition ne tournoit pas ses regards vers le Trône; mais Dieu vouloit l'y conduire par ces voies qui confondent notre prudence, & qui manifestent toute la profondeur de sa sagesse. Du fond du Nord il appelle un Conquérant pour être l'instrument de ses desseins; & pour nous montrer tout ce qu'il peut faire des hommes, il enchaîne la destinée du Prince le plus pacifique à celle du Héros le plus belliqueux. On ne vit jamais avec tant de vertus des caractères si différens; tous deux pleins de courage, l'un semble braver la mort, l'autre ne la craint pas; tous deux justes & incapables de s'avilir par des moyens indignes de la Majesté Royale, l'un attend tout de la terreur de ses armes, l'autre voudroit plus devoir à l'amour des hommes; l'un estime ces vertus qui font le bonheur des Empires, l'autre brille par cette force qui peut les renverser: tous deux supérieurs à l'adversité, l'un montre de la hauteur dans les disgraces, l'autre ne déploie que de la constance: l'un étonne

étonne par son infléxibilité, quoique abbattu, ménace encore de ses regards intrépides, augmente ses prétentions avec ses pertes, s'aigrit par ses revers, compte pour rien le sang des hommes, & aime mieux s'ensevelir sous des ruines que de survivre à sa défaite; l'autre ne voit dans la guerre qu'un fléau destructeur, la pitié éleve un cri touchant dans son cœur au milieu de l'ardeur des combats, l'amour des hommes commande en quelque sorte à son courage, le devoir seul peut le rendre infléxible, la gloire d'une résistance opiniâtre ne le touche plus lorsqu'elle entraîne de nouvelles calamités, & toujours disposé à faire des sacrifices au bonheur de l'humanité, il obtient le droit d'intéresser & d'attendrir.

Déja se préparoit cette révolution qui devoit changer la face de l'Europe; Dieu répand sur la Terre l'esprit de discorde, les États se choquent de toutes leurs masses, les Empires sont ébranlés jusques dans leurs fondemens; le Danois, surpris par une invasion soudaine, met toute sa ressource dans la clémence du Vainqueur; le Russe rassemble envain toutes ses forces, Charles XII. fond sur cette multitude avec la vitesse de l'aigle, la promptitude de son action ne laisse pas le temps de la traverser, en un instant il renverse cette Armée déja ébranlée par la terreur, la confusion & la frayeur précipitent dans les eaux ceux qui échappent à ses coups, & le Camp de Narva n'est plus qu'un vaste tombeau où les mourants sont entasés sur les morts. Bientôt ce Vainqueur paroît à la Pologne malheureuse & divisée comme un lion prêt à la dévorer; Frederic Auguste, brave, généreux, digne de commander aux hommes, mais plus propre à gouverner un Peuple tranquille qu'à soutenir un Trône ébranlé, sentoit échapper de ses mains les rênes sanglantes de cet État; sa libéralité qui avoit jetté les fondemens de sa grandeur, ne put fixer l'inconstance de ses Sujets; les factions qui partageoient les Grands, agitoient alors les forces de ce Royaume, où la paix, comme dans l'Anarchie, n'est que le besoin du repos; on voyoit à la tête du parti des Princes Sobieski, un homme ambitieux, entreprenant, plein d'artifice & d'obscurité, intriguant sans cesse pour

arracher le Sceptre qu'il feignoit de respecter & flattant l'autorité qu'il vouloit détruire; d'autres jaloux de tout pouvoir & avides de nouveautés s'agitoient en tout sens pour voir s'ils ne pourroient rien ébranler; Auguste recourt envain aux Loix pour appaiser tant de troubles, il ne fait que rendre son autorité plus chancelante en convoquant une Diete pour assurer la fidélité de ses Sujets. Là toutes les haines, toutes les jalousies, toutes les vues d'ambition mêlées ensemble deviennent plus actives, semblables à ces matieres combustibles qui rapprochées dans un espace plus étroit fermentent en s'unissant & poussent au loin ces masses énormes que leurs forces dispersées ne pouvoient mouvoir; là le Chef mal obéi & trouvant une résistance égale ou supérieure à son pouvoir, manque de vigueur dans ses desseins, ou de moyens dans l'exécution; tous les intérêts particuliers pesent sur l'intérêt public; la Loi même que la liberté invoque est séditieuse, les Nobles indépendans par habitude, réunis dans ces assemblées redoutables, voient mieux ce qu'ils peuvent, séparent leur grandeur de celle de l'État, ne sont plus étonnés du poids du Sceptre, mettent un prix à leur fidélité, & regardent l'obéissance comme un bienfait.

Au milieu de toutes ces agitations l'ame de STANISLAS s'éleve & se fortifie par les secousses, comme ces arbres qui opposent des racines plus profondes à la violence des orages; dans cet âge où la raison se perfectionne & où l'homme commence à appercevoir les rapports qui l'unissent avec ses semblables, la grandeur des événemens étend tout-à-coup la sphere de ses idées, & donne la derniere forme à son caractere; c'est dans le choc des passions, dans l'ardeur des partis, dans le mouvement des grands intérêts, dans ces momens où les traits sont les plus fortement dessinés, & où la nature paroît dans toute son énergie, qu'il apprend à connoître les hommes; c'est dans un de ces instans de crise, où la prudence est inutile, & où les remedes sont autant à craindre que les maux, qu'il étudie les conseils de la Providence, qu'il adore ses voies impénétrables, qu'il reconnoît que les événemens dépendent peu du sage, qu'il doit se soumettre à

cette force irrésistible qui entraîne tout, & qu'il ne peut lui soustraire que la vertu; c'est au milieu des ravages d'une guerre sanglante que sa sensibilité se développe: le vaste tableau de l'Univers ne lui présente qu'une scene d'horreurs; il voit les préjugés mis à la place des Loix de la nature, les Peuples victimes de l'ambition des Rois, la force qui étend par-tout les chaînes de l'oppression, la Pologne malheureuse par les principes même de sa constitution, les querelles des Grands changées en faction d'État, des Armées étrangeres qui la dévastent & qui n'y laissent que des traces de sang & de carnage; l'image si douce de la félicité publique vient contraster avec le spectacle affreux des calamités qui frappent ses regards, son cœur se déchire, il verse des larmes sur les maux de ses Concitoyens, il les peint avec cette éloquence touchante qui naît de l'attendrissement & qui l'inspire; il rappelle ces jours de prospérité, fruits heureux de la concorde; il intéresse toutes les ames par le plaisir flateur de concourir au bonheur de la Nation, & la Patrie qui l'observe s'écrie déja avec transport, voilà celui qui est digne de commander aux hommes, puisqu'il les aime & qu'il plaint leurs infortunes. Malheur en effet à ces Héros sans humanité, qui ne pesent pas toutes les goutes de notre sang & qui n'élevent leur gloire que sur des ruines, jamais ils n'obtiendront notre cœur, ils n'auront pas même notre admiration; nous la devons à un Prince qui, forcé de combattre, a sçu gémir sur les maux que la guerre entraîne, & qui a sçu préférer à cette valeur qui brave la mort sous l'éclat de la victoire, ce courage de la vertu qui sçait vivre ou mourir pour le devoir & le bonheur de la Patrie.

Stanislas, à l'âge de 18 ans, prononce un discours dans la diete. Voyez l'Éloge qu'en fait Zaluski.

LA réputation, disoit un ancien, ne trompe pas toujours, & quelquefois elle fonde un bon choix, *haud semper errat fama aliquando & elegit.* STANISLAS plein de mépris pour les bassesses de l'intrigue, n'avoit que cette émulation louable, qui ne tend à l'élévation que par le mérite, & dont toute l'habileté se réduit à se rendre plus digne des honneurs auxquels ont aspiré; à la grandeur des sentimens & à l'étendue des lumieres il ajoutoit cet art de plaire qui gagne les cœurs; moins jaloux que digne de

commander, sa modestie émoussoit tous les traits de la rivalité, & dans une République où les vertus d'un grand homme servent quelquefois à le rendre plus coupable, il se trouvoit aussi près de la gloire qu'il étoit loin de l'envie, *extra invidiam nec extra gloriam erat.* O vous dont la jeunesse n'est que l'effervescence des passions & dont le cœur ne s'est jamais ouvert au nom sacré de devoirs & de vertus, voyez ce que peuvent ces sentiments sublimes qui échauffent les ames, cet enthousiasme de la véritable gloire qui
A 26 ans. fait les grandes choses, à vingt-six ans STANISLAS existe pour ses Concitoyens, il s'acquitte envers eux, la Patrie lui confie ses plus grands interêts, elle le charge de présenter les vœux de la Diete pour la liberté au Héros qui enchaîne tout par la terreur de ses armes, & elle met entre ses mains le destin de la Nation dans un temps où il fait, pour ainsi dire, son apprentissage des affaires de l'État.

C'ÉTOIT le moment marqué par la Providence; Dieu qui tient dans sa main le cœur des Rois, avoit prononcé cet Arrêt qui fixe les destinées,
Jer. ch. 27. il avoit dit du haut des Cieux: Je suis le Seigneur, c'est moi qui ai fait la Terre avec les hommes, & je la met entre les mains de qui il me plaît, *& dedi eam ei qui placuit in oculis meis*; voyez en effet comment le Tout-puissant se joue des projets de la sagesse des hommes, renverse les desseins de leur politique, & trompe leur prévoyance? Tous les vœux de la Diete se réunissent envain pour le Prince Alexandre Sobieski; envain le Héros le plus invariable dans ses résolutions appuie cette élection de toutes ses forces; c'étoit le moment des prodiges & des résolutions étonnantes; d'un côté on voit un Prince pressé par sa Nation de monter sur le Trône, opposer le mérite & les droits d'un frere qu'il respecte dans les fers, & refuser une Couronne que son pere avoit porté avec tant de gloire; de l'autre un Citoyen digne de régner, mais plus effrayé de la grandeur des devoirs qu'ébloui de l'éclat du Trône, ne desirant que la paix, ne cherchant que le bien de sa Patrie, libre des vues de l'ambition, cede à la nécessité de donner un Chef à l'État prêt à périr par un enchainement de

troubles, & se voit élever sur le Trône sans aucun effort, par la seule impression que ses vertus font sur le cœur d'un Vainqueur plus jaloux de donner des Empires que de les usurper; une seule entrevue unit à jamais ces ames que l'héroisme rapprochoit; Charles XII. vit dans le jeune Palatin de Posnanie un ami digne de lui, il voulut en plaçant le Sceptre dans ses mains remplir l'intervalle qui les séparoit, & l'Alexandre de notre siecle eut la gloire de couronner Titus: dès-lors STANISLAS fut attaché à la fortune de son Bienfaiteur; c'étoit s'enchaîner à l'honneur, mais c'étoit se devouer au péril; Charles, après l'élection, part pour achever la conquête de la Pologne; Varsovie est prise d'assaut, & tout ce qui résiste est passé au fil de l'épée; presqu'en même temps Auguste trompe l'ennemi par une marche sçavante, & vient avec vingt mille hommes fondre sur sa Capitale, prêt à enlever son rival; d'autre part, Shulembourg oppose à la rapidité du Vainqueur cet art qui combine tous les mouvemens, & quoique vaincu, lui fait envier sa gloire. Je ne suivrai pas mon Héros au milieu de tant de chocs & de batailles, combattant par-tout à côté de Charles, suppléant comme lui par l'audace à la foiblesse des moyens, & se livrant à des périls où il ne voit plus que l'honneur de la mort; tant d'actions militaires se pressent, s'embarassent sous ma plume peu accoutumée à peindre des combats; d'ailleurs je parle en présence du Dieu de la clémence, devant l'Autel où l'Agneau de paix s'immole, & je ne dois pas troubler par des idées de sang les cendres d'un Prince que l'humanité dominoit au milieu des horreurs du carnage, & qui frissonnoit à tous les gémissemens des malheureux; je n'entrerai pas non plus dans le secret des politiques du monde pour vous montrer l'illusion de leur promesse, leurs alliances trompeuses, leurs paix conclues & violées presqu'en même tems; la raison d'état qui convre tant d'injustices, le cœur de l'homme qui s'égare dans les plus vastes projets, & qui manque toujours de moyens pour s'assurer le succès; au milieu de tant de mouvemens, de tant d'intrigues, un cahos où notre sagesse se perd, où les événemens sont liés à des causes impré-

vues, où les revers naissent des succès, & où le calme semblable à ces fermentations sourdes qui préparent des orages, n'annonce qu'une commotion plus violente. Dieu enfin qui domine tout, qui tient la chaîne des pensées & des actions, qui se sert de notre folie, de notre prudence, de nos vices, de nos vertus, pour exécuter ses desseins de vengeance & de misericorde. *Unus est altissimus & dominans Deus.*

Le terme fatal approchoit; le redoutable Capitaine qui a sçu vaincre, ne sçait plus user de la victoire; les mêmes qualités qui ont donné tant d'éclat à sa gloire, portées à l'excès, ne servent qu'à l'obscurcir; son courage, qui a pu braver la mort, ne connoît plus ces dangers que la prudence doit prévoir; ses succès lui inspirent trop de confiance; il compte sur la foi d'un traité qu'il a dicté les armes à la main, avec cet orgueil qui humilie, & qui ajoute à la honte de la défaite l'aigreur du ressentiment; il éloigne ses forces d'un ennemi plutôt subjugué qu'affoibli, pour en poursuivre un autre aussi aguerri & plus fort, dans un Pays où le défaut des subsistances & l'effroyable disposition des lieux rendoient sa valeur inutile & montroient que la seule prudence étoit de ne pas s'y engager. Charles accoutumé à enchaîner la victoire ne peut fuir devant le Russe tant de fois vaincu, & le souvenir de Narva décide la bataille de Pultawa; là toute son intrépidité échoue contre les obstacles; la moitié de ses Troupes périt de misères, le reste est massacré, & cette Armée sortie de la Saxe si triomphante n'existe plus; dès ce moment malheureux tout va en décadence, & l'inflexibilité du Héros acheve de ruiner les affaires que sa haute réputation pouvoit encore rétablir; ces temps étoient destinés à des sentimens & à des actions extraordinaires; tandis que Charles, prisonnier à Bender, intrigue à la porte, s'obstine à demander des secours qu'il ne peut obtenir, créé, pour ainsi dire, de nouveaux périls pour chercher une gloire inutile, combat une multitude qu'il ne peut vaincre, force à l'admiration ceux qui blament sa témérité, & fait tomber les armes de leurs mains en les étonnant par son intrépidité; le Czar, triomphant à Moscou, étale aux yeux

de ses Peuples les débris de la gloire de son Vainqueur, & montre à l'Univers un grand exemple de l'inconstance des choses humaines; les jalousies, les haines voilées par des alliances trompeuses, ou suspendues par la crainte, se raniment avec les espérances; tout le Nord s'enflamme, la Suede affoiblie par tant de victoires & épuisée par la perte de son sang, est attaquée de toutes parts; déja ses voisins considerent de quel côté tombera ce colosse frappé par tant de mains & comment ils partageront ses dépouilles; les troubles recommencent en Pologne, Auguste proteste contre son abdication & reprend la Couronne; STANISLAS seul touché des calamités qu'entraîne une guerre si sanglante, propose lui-même une paix qui doit lui enlever le Sceptre, il presse Charles d'abandonner un ami malheureux, & de ne pas sacrifier à une vaine générosité ses véritables intérêts; il court à travers mille périls chercher ce Monarque qu'il espere de fléchir, & il hazarde plus pour descendre du Trône qu'il n'a fait pour y monter. J'aime à contempler sa grande ame si supérieure à l'adversité, si forte contre les revers, qui s'attendrit par la seule idée du bonheur public, & qui s'éleve par le sentiment d'humanité à un désintéressement qui étonneroit un siecle de vertu; que s'il n'a pas la gloire de conclure cette paix, pour laquelle il fait de si grands sacrifices, c'est que Charles plein de confiance en son courage ne peut pas céder à la fortune, ou plutôt c'est que Dieu veut encore éprouver la constance de STANISLAS, & le soumettre de plus en plus à sa main souveraine. Quand on considere en effet ce Prince élevé au comble de la prospérité, & plongé ensuite dans un abîme d'amertumes, sans avoir à déplorer ses fautes & sans rien laisser au hazard de ce qui peut lui être ôté par le courage & la prudence, ne reconnoît-on pas ce pouvoir suprême qui se joue des Sceptres & des Couronnes? Quand on voit ce Monarque toujours poursuivi par les regrets d'un Peuple dont il devoit faire le bonheur, placé de nouveau sur le Trône par le choix de sa Nation, ce même Trône ébranlé quelques jours après par des forces étrangeres, & bientôt renversé par l'inconstance de la

multitude; la seule Ville de Dantzig qui demeure fidele à son Roi & qui renouvelle des prodiges de valeur & d'attachement pour sa défense, ses Magistrats qui cherchent inutilement la mort sur leurs remparts, & qui succombent à la douleur de perdre leur Prince; le jeune Plélo, chargeant à la tête de quelques François une Armée entiere, mourant comme Leonidas & regretté comme lui; tout ce que le courage d'intérêt & de sentiment peut sur une bravoure féroce, devenu inutile contre tant de forces; STANISLAS contraint enfin d'abandonner ces généreux Citoyens, fuïant à travers mille périls & changeant à chaque instant de fortune; cette même Providence qui rend inutiles toutes les entreprises contre sa personne, & qui semble aussi attentive à conserver sa vie qu'à renverser sa puissance; n'est-on pas forcé de s'écrier: Le Seigneur a fait ces choses pour anéantir le faste des grandeurs humaines? *Dominus exercituum cogitavit hoc ut detraheret superbiam omnis gloriæ*; mais en plaignant la destinée de ce Prince ne devons-nous pas admirer cette constance avec laquelle il en a surmonté si généreusement tout l'effort? Comme un rocher long-temps battu des flots de la Mer, domine avec plus de majesté au milieu des eaux, lorsque dans ce calme qui suit la tempête il paroît entouré des débris d'un naufrage; ainsi STANISLAS long-temps entraîné par ces mouvemens qui ébranloient l'Univers, mais toujours triomphant dans les revers & supérieur à l'inconstance des choses passageres, se montre plus grand, lorsque nous le voyons environné des débris de cette gloire humaine que la diversité vient d'abattre; après tant de vicissitudes & de si grandes pertes, qu'il est beau de voir ce sage dans la retraite, conservant cette dignité de la vertu sur laquelle les hommes & le sort ne peuvent rien, supportant ces malheurs avec l'élévation d'un cœur qui connoît le vuide des grandeurs, content d'emporter avec lui le suffrage des bons Citoyens, l'admiration des grandes ames, & le témoignage satisfaisant de sa conscience; c'est là qu'il s'occupe du bonheur des hommes & qu'il cherche les moyens d'étendre l'art de faire du bien; qu'il trouve dans l'idée consolante

Isaie ch. 9.

consolante de Dieu les plus doux momens de sa vie, qu'il contracte, en méditant ses attributs, cette habitude de grandeur qui passe de l'esprit dans le cœur, & qui y fait naître l'anthousiasme de la vertu; c'est là qu'il s'instruit dans la science de l'Evangile, qu'il embrasse cette Croix qui unit le Christianisme avec les malheurs, qu'il transporte ses desirs au Ciel, & que dédaignant les Trônes qui peuvent être usurpés, il s'attache à la possession d'un Dieu que rien ne peut ravir; que ces ames éprises des vanités du siecle, accoutumées à ramper sur la Terre pour se disputer quelques honneurs, qui se flétrissent par la seule idée d'un revers, & qui ne pouvant soutenir leurs disgraces avec courage, craignent de se les rappeller; que ceux qui pensent qu'un Héros est toujours avili par l'infortune, apprennent de STANISLAS que la véritable grandeur ne se trouve que dans la vertu malheureuse, que son image offre alors quelque chose de plus qu'humain, & porte dans les cœurs cette émotion qui éleve l'ame en l'étonnant; nos malheurs, écrivoit ce tendre pere à la plus vertueuse des filles, nos malheurs n'étoient grands qu'aux yeux de la prévention qui n'en connoît point au-dessus de la perte d'une Couronne; devois-je avancer la main pour la reprendre? Non, il valoit mieux attendre les vues de la Providence & nous convaincre du vuide & du néant des choses d'ici-bas; ô parole! qui ne peut être asés entendue & qui renferme toute la perfection du Chrétien, qu'elle exprime bien la vertu d'une ame, qui est sortie de l'affliction plus brillante, qui a épuré ses intentions, qui a perdu le goût du monde, & qui a tourné ses desirs vers les biens éternels. Princesse dont la destinée étoit si glorieuse, qui deviez faire le bonheur d'un grand Monarque & les délices de la France, vous faisiez alors la consolation d'un pere si tendre; il aimoit à se retrouver en vous, à lire sur votre front les sacrés caractères de la vertu, à voir dans votre ame cette vive sensibilité qui partageoit ses malheurs & qui épioit sur son visage le moindre vestige de la douleur pour la calmer; au milieu de ces joies douces qui accompagnent l'innocence, de ces satisfactions réciproques qui naissent de tous les

attachemens fondés sur le devoir ; il vous rappelloit ses disgraces pour vous humilier sous la main du Tout-puissant ; il vous le montroit comme le seul dispensateur des grandeurs, il joignoit à ses avis la leçon des évéremens & de la nécessité ; & lorsque le meilleur des Rois vous choisit pour son épouse, ce pere vertueux vous fit remarquer cette main de Dieu, qui confondant les vûes & l'attente des mortels, vous conduisoit à travers tous les détours de la prudence humaine sur le premier Trône de l'Univers. Hélas! des liens si beaux devoient-ils nous donner tant d'allarmes & la force de nos attachements ne servira-t-elle qu'à nous faire sentir la grandeur de nos pertes? Pourquoi dans ces fatales circonstances les noms de pere, de fils, d'ayeul, les mots de tendresse, de piété, de vertu, tout ce qui flatte notre cœur, ne peut-il se présenter à notre esprit, sans que la mort ne s'y mêle pour les obscurcir de ses ombres? Pourquoi au milieu des tristes devoirs que nous rendons à la mémoire d'un pere, les allarmes sur la santé d'une Reine si respectable, la crainte de perdre tout ce qui pourroit nous donner quelque consolation, viennent-elles encore augmenter notre douleur? O Dieu! voilà donc les leçons terribles que vous donnez à tous les hommes; vous attachez notre existence au mouvement des siecles, vous nous soumettez aux Loix de la vicissitude, vous composez nos jours de prospérités & de revers, & lorsque l'inconstance des biens passagers ne suffit pas pour leur ôter cet attrait qui nous séduit, lorsque notre cœur fatigué de l'agitation des passions croit saisir l'image du bonheur en se reposant dans des attachemens plus doux, la mort survient pour troubler ce repos qui flatte jusqu'aux ames vertueuses; elle brise enfin tous nos liens, elle détruit tous les objets de notre tendresse, elle les confond dans la plus vile poussiere, pour nous apprendre que vous êtes seul grand, seul digne de régner sur nos cœurs, & que rien n'est solide dans ce monde que la soumission à votre volonté souveraine, *Unus est altissimus & dominans Deus*; c'est l'instruction que nous laisse la vie agitée de l'auguste Monarque que nous regrettons. Il me reste à vous faire voir sa bienfaisance dans une vie tranquille.

SECONDE PARTIE.

L'HOMME bienfaisant est la plus vive image de la Divinité, c'est le plus beau spectacle que le cœur puisse donner à la raison libre des préjugés. Mais quel tableau sublime présente la vie d'un Monarque dont la passion la plus forte est d'être utile aux hommes, qui joint à cet enthousiasme du bien qui fermente dans les grandes ames, à cette activité qui agite en tout sens pour étendre la sphère du bonheur, cet œil du Philosophe qui dirige vers le meilleur but, cette sagesse qui perfectionne l'art de faire du bien & qui multiplie les ressources; je vais essayer de tracer ce tableau, en crayonnant l'ame de STANISLAS, ses actions peindront mieux la bienfaisance que tous mes discours; il n'a régné que pour faire des heureux; & après avoir étonné l'Univers par sa constance, il est parvenu, en gagnant les cœurs par ses bienfaits, à cette gloire que l'Esprit saint consacre, & qui est la plus solide où les Rois puissent atteindre; *In mansuetudine opera tua perfice, & super hominum gloriam diligeris.* *Eccl. c. 31.*

La France, après plusieurs Victoires, venoit de terminer par une paix glorieuse cette guerre qu'elle avoit entreprise pour maintenir la seconde élection de STANISLAS; cette Nation pleine de ressources lorsqu'une main habile sçait mettre en action les vrais principes de sa force, l'enthousiasme de l'honneur, & l'amour de ses Rois jouissoit alors de cette considération que la gloire des armes & celle de la justice donnent à un peuple; elle voyoit sur son Trône un Prince chéri de ses Sujets, estimé de ses voisins, modéré dans l'usage de sa puissance, laissant toujours appercevoir la distance qu'une sage politique met entre l'ambition qui s'agite pour reculer les bornes d'un Empire, & cette grandeur d'ame qui ne s'arme que pour la deffense d'un Allié & l'intérêt des Peuples. Toutes le rivalités paroissoient assoupies; l'Angleterre & la Hollande rassurées sur l'intérêt de leur Commerce, ne s'allarmoient plus de nos succès, & l'on vit enfin toutes les Puis-

ſances s'unir à la France victorieuſe, pour changer la ſcène du monde politique, diſpoſer des États, & dicter ce traité qui donna la Lorraine à STANISLAS.

Peuple heureux ſous vos anciens Maîtres, & qui le ſerez ſous le Monarque qui vous gouverne, je ne viens pas ici, aviliſſant mon miniſtère, blamer votre attachement pour des Princes qui ont fait votre bonheur; quelles coulent ces larmes que vous devez au ſouvenir de leurs bienfaits? elles vous honorent à nos yeux, elles ſont le gage le plus ſur de votre fidélité; ce même attachement prenant ſa ſource dans le devoir, formera le lien le plus fort pour vous unir à notre nation; plus votre tendreſſe eſt vive, plus elle vous rapproche d'un Peuple qui idolâtre ſes Rois; tous ceux qui ſavent aimer ainſi leur Maître, ſont des François; ils tiennent par un ſentiment ſi précieux à cette Monarchie, où l'amour uniſſant toutes les parties, deſcend ſans ceſſe du Souverain au Peuple par les bienfaits, & remonte du Peuple au Souverain par la reconnoiſſance.

Ce fut en accoutumant ſes Sujets au ſentiment du bonheur, que STANISLAS ſecha leurs larmes, & que ce Peuple dont tous les regards ſe tournoient vers ſes anciens Souverains, n'apperçut bientôt que le danger de perdre ce nouveau Maître qui ſe montroit ſi Bienfaiſant; une vie agitée par tant de troubles, ſoixante années paſſées dans des fatigues capables d'alterer la ſanté la mieux établie, laiſſoient des inquiétudes ſur la durée d'un régne qui commençoit par la félicité publique; mais la plus flatteuſe confiance diſſipa bientôt ces allarmes; la conſtitution forte de ce Prince, le calme de cette grande ame, cette égalité plus aſſurée dans une vie paiſible, cette joie ſi douce qui annonçoit une exiſtence agréable, cette vivacité que les années n'affoibliſſoient pas & qui ſembloit défier la mort, faiſoient penſer que des jours ſi séreins ne pouvoient être obſcurcis par les ombres du trépas; le ſentiment même du bonheur nous ôtoit la prévoyance de ſa fin, nos déſirs formoient nos eſpérances; nous croyions que nos vœux dictés par la tendreſſe, la religion, la vertu, entroient dans les deſ-

ſeins du Seigneur, & que les jours d'un Prince ſi cher devoient être prolongés au-delà des bornes qui terminent la vie des autres hommes: Non, diſoit le père aſſis au milieu de ſa famille, & ſouriant à ſes enfans qui ſoulageoient ſa vieilleſſe, non, vous ne perdrez pas votre bon Roi; ſes tendres regards ont pénétrés dans notre chaumiére, & c'eſt à lui que nous devons ces remédes & ces alimens qui ſoutiennent les reſtes de ma vie languiſſante; je ne jouirai pas longtems de ſes bienfaits, la mort étend déjà ſes froides mains ſur mes membres épuiſés, mais j'emporte avec moi la douce eſpérance que vous ſerez longtems heureux ſous ſon régne; je vous laiſſe pour héritage le cœur d'un Prince qui s'attendrira ſur toutes vos misères, que le ſentiment de ſes bontés vous conſole dans les travaux les plus pénibles, que votre ame ſe repoſe doucement dans cette idée, lorſque fatigué du poids du jour, appuyé ſur votre charuë, vous ſuivrez de l'œil ces longs ſillons qu'elle a tracé ſur les campagnes; que la reconnoiſſance vous anime ſans ceſſe, & que tous les jours de votre vie commencent & finiſſent par une prière adreſſée à l'Être Suprême pour la conſervation d'un ſi bon Maître.

La bienfaiſance de l'homme privé n'eſt que l'effet de cette ſenſibilité vive qui s'attendrit à l'aſpect du malheureux, qui eſſuye ſes larmes & qui ſoulage ſes beſoins; toujours limité dans ſon objet & dans ſes reſſources, elle ne peut faire le bien, qu'en partageant celui qui eſt dans ſes mains; c'eſt aſſez pour elle de chercher des remédes aux maux qu'elle apperçoit, rarement elle les previent, plus rarement encore elle détruit leur cauſe, & jamais elle ne s'éléve à ces vûës générales qui embraſſent le ſiſtême de la félicité publique. C'eſt l'ame du Prince qui doit s'occuper de ces grands objets, & qu'elles lumières ſont néceſſaires pour former le plan de la meilleure conſtitution d'un État? quelle étendue de génie pour ſaiſir l'enſemble, le bien organiſer, établir entre toutes les parties la proportion la plus juſte, faire qu'elles influent les unes ſur les autres & concourent au même but; obſerver les maux & étudier les reſſources, lever les obſtacles, qui étouf-

fent l'induſtrie, ouvrir toutes les ſources d'abondance, diriger par les lumières du talent l'activité du travail, encourager tous les arts, & chercher ſur-tout des bras pour fertiliſer les terres, regarder l'agriculture comme le nerf de la Puiſſance, & ne pas élever un coloſſe brillant ſans lui donner cette baze ſolide; après avoir mis en œuvre tous les moyens d'augmenter les biens phiſiques, rechercher l'influence que les cauſes morales peuvent avoir ſur le bonheur d'un État, juger le pouvoir de l'opinion, celui des uſages, le fortifier s'il eſt utile, l'affoiblir s'il eſt dangereux, & voir juſqu'à quel point le ſage doit reſpecter ſon empire; réprimer ſurtout les vices qui amoliſſent, & craindre encore plus ce calme qui nait de la foibleſſe, du relachement des reſſorts, de l'engourdiſſement du corps politique, que ces ſecouſſes fortes qui lui donnent une convulſion momentanée; veiller à la conſervation des bonnes mœurs, ſans leſquelles un Peuple eſt toujours malheureux; rendre utile au bien général l'intérêt même particulier qui ſemble s'y oppoſer, vaincre la réſiſtance des paſſions par la grandeur des obſtacles, changer à ſon gré leur direction, s'aſſurer en quelque ſorte leurs forces pour les grands effets, & reſſerer dans les limites du bien cette impétuoſité qui pourroit ſe précipiter vers le mal; enfin parcourir l'immenſe étendue du poſſible, raſſembler toutes les forces, toutes les lumières & les faire concourir au bonheur des hommes; tel eſt le vaſte plan que STANISLAS embraſſe & veut exécuter pour la félicité publique.

Les mœurs, la religion, la vertu ſont les premiers objets qui fixent ſes regards, bien différend des politiques qui ne connoiſſent de prix que dans l'or, il voit, comme les anciens legiſlateurs, que les bonnes mœurs ſont la force & le bonheur d'un Peuple; que l'eſprit mercenaire anéantit tout principe noble & ne fait d'une nation qu'un vil amas d'eſclaves; que l'adminiſtration qui donne toute la conſidération aux richeſſes, n'eſt que celle d'un tyran qui craint la vertu, & qui pour la ſubjuger veut l'amollir & la corrompre; malheur en effet à la nation où regne cette criminelle politique, qui voit avec ſatisfaction le Citoyen languir dans la moleſſe, le Pontife s'avilir, tous les corps s'énerver, parce qu'elle en attend moins de réſiſtance, & qui ſemble ne vouloir remuer que des morts enſevelis les uns auprès des autres. O Citoyens! Citoyens! cherchés premiérement la vertu; & vous Prince excités la par des récompenſes, faites que l'honneur & l'eſtime ſoit toujours ſon partage; dès que le vice opulent oſe lancer les traits du ridicule ſur la pauvreté vertueuſe, & que le mérite eſt forcé à rougir du noble déſintéreſſement, c'en eſt fait d'un État, tous ſes fondemens s'écroulent, & s'il ſubſiſte ſi près de l'abime, c'eſt que ces vices s'étendent, qu'ils paſſent chez ſes voiſins & qu'ils affoibliſſent tout ce qui l'environne. STANISLAS connut ce rapport des mœurs avec la proſpérité des Empires; ces ouvrages où il donne des leçons à l'humanité, & qui inſtruiront la poſtérité en l'étonnant, poſent partout les bonnes mœurs pour baze de la félicité publique; c'eſt là que paroît cette éloquence d'ame qui ſent la vertu avec tranſport & qui la peint avec énergie; ſon ſtyle s'élêve & s'enflamme lorſque déplorant les malheurs de ſa patrie, il combat le luxe, la moleſſe, la ſoif de l'or, le dépériſſement du viel honneur, tous ces vices corrupteurs qui énervent les forces, qui amoliſſent les cœurs, qui ne laiſſent d'autres reſſorts qu'un vil intérêt à des ames qui ne doivent être occupées que de travaux, de combats, de ſacrifices & de ſang verſé pour l'État. Généreux deffenſeurs de la Patrie vous deviez à ces grandes vuës de notre Monarque, cet établiſſement où nos enfans venoient puiſer des leçons de bravoure & de grandeur d'ame, où le Fils du Héros, tiré de l'aviliſſement de la miſére, ſentoit qu'il étoit né pour imiter les vertus de ſes Ancêtres, s'embraſoit du feu ſacré pour la Patrie qui formoit ſa jeuneſſe, & portoit dans nos Armées cette ardeur de gloire qui avoit été nourrie par l'émulation de ſes illuſtres confréres; & vous qui paſſes des jours ſi heureux dans le commerce des Muſes & des beaux Arts, que ne devez vous pas à la magnificence d'un Prince qui a laiſſé au monde l'exemple trop rare de cultiver & d'honorer tous les talens? perſuadé que les Lettres adouciſſent les mœurs, & que les lumieres bien dirigées donnent plus d'éclat à la vertu, il établit par tout des Écoles gratuites,

il fonde dans sa Capitale des Chaires de Mathématiques, de Philosophie & d'Histoire, il forme cette Académie où le goût s'épure, où le génie longtemps asservi à des routes tracées par les anciens, peut briser ses entraves, ressaisir le don de penser, & puiser les régles du beau dans les modèles invariables de la nature, où les noms des plus grands hommes de l'Europe viennent se confondre pour développer les talens de cette Nation par l'émulation de leur gloire, ou les couronner par leurs suffrages.

Tandis que STANISLAS cherche à étendre les lumieres pour éclairer la vertu, il s'efforce d'arrêter les progrès de cette Philosophie criminelle, qui ne voyant dans l'homme qu'un vil amas de poussiére agité par des besoins phisiques, détruit les idées d'ordre, sourit dédaigneusement au nom sacré de Religion & de Patrie, relâche tous les liens du devoir, laisse les Peuples sans principes & la vertu sans appui, regarde en pitié le Héros qui fait des actions grandes, & l'homme simple qui n'en fait que d'honnêtes. Quoi donc les Cieux n'annoncent-ils plus leur Auteur! L'idée de l'Être suprême, du Principe de toute vérité, cette idée si sublime, si consolante où notre ame se repose de l'inquiétude qui la tourmente par tout ailleurs, ne seroit-elle qu'une erreur? Cette Religion qui porte l'empreinte de la Divinité, ce grand ouvrage qui subsiste dès l'origine du monde au milieu de la révolution des âges, de la dissolution des Empires, des efforts de toutes les passions, sera-t-il détruit de nos jours par quelques sophismes? Notre siécle se vantera-t-il de nous avoir affranchi de la crainte d'un Dieu vengeur, ce frein pour le mal & cet encouragement si puissant pour le bien; & que gagneront les mortels, lorsque des doutes frivoles auront affoiblis ce sentiment précieux d'immortalité, qui les décide à conserver la vertu pour l'avenir; n'est-ce pas lui qui les console dans leurs peines, qui écarte le désespoir de leur cœur dans les malheurs extrêmes, qui effraye le méchant lorsqu'il va commettre le crime, & qui dit au juste pratiquant la vertu loin des regards publics, Dieu vous voit, il sera votre récompense. STANISLAS convaincu de cette influence de la Religion sur les

les mœurs, conserve avec soin le dépôt précieux de la Foi dans ses États. Touché de l'auguste simplicité de l'Evangile, il s'éléve avec force contre ces impies qui voudroient le confondre avec un culte superstitieux & servile; il leur peint cette loi douce, bienfaisante, qui resserre par les motifs de la charité tous les liens du devoir; cette morale si pure, dont le seul but est de plaire à Dieu, dont le seul moyen est d'aimer les hommes; son zèle embrasse tout ce qui peut affermir cette Religion dans l'esprit des Peuples; il destine des Hommes Apostoliques à parcourir les différentes contrées de cette Province pour y féconder par la Parole sainte toutes les semences de vertus, semblables à ces nuées bienfaisantes portées sur les aîles des vents pour fertiliser les Campagnes. Par ses libéralités le Culte prend un extérieur digne de la Majesté du Tout-puissant. Des Temples s'élevent de toute part, & portent jusqu'au Ciel le témoignage de sa magnificence. On ne peut assez louer son exactitude dans les saintes Observances, son respect pour les Ministres, cette humilité profonde qui sembloit l'anéantir devant le Très-Haut, & qui déposoit aux pieds des Autels tout le faste de la Couronne. C'étoit là qu'il prioit le Seigneur de répandre ses bénédictions sur son Peuple, & qu'il puisoit dans le Sacrement de l'amour de Jésus-Christ un renouvellement perpétuel de sa bienfaisance; c'étoit là qu'il faisoit à Dieu la promesse de consacrer sa vie au bonheur des hommes. Dans ces momens, où pénétré de la présence de la Divinité, il se prosternoit dans le Temple, je crois l'entendre dire à l'Eternel; Dieu bon, Dieu clément, puisque vous avez mis le Sceptre entre mes mains, je ne veux en user que pour faire régner la vertu; je vais seconder les vues de votre bonté en me rendant utile aux hommes; soutenez ma foiblesse, aggrandissez mon ame, rendez-la digne d'une occupation si sublime; ma vie me laissera le plus doux souvenir, & j'aurai la confiance de me réunir à vous en mourant, si vous permettez que j'ajoûte au bonheur de mon Peuple.

O vous qui nous défendez avec votre Sang, & qui nous nourrissez de vos sueurs! l'humble toit de vos chaumieres ne pouvoit vous dérober aux

D

regards bienfaisans de votre Prince. Qu'il étoit loin de ces hommes barbares, dont la dureté, pour me servir de l'expression de Job, afflige l'ame du Cultivateur, fait pousser des gémissemens à la terre, & couvre de ses larmes le soc des charues qui ouvrent son sein : *Si adversum me terra clamat, & cum ipsa sulci ejus deflent.* Il vous regardoit comme les bienfaiteurs de l'humanité, il sçavoit que le fer dans vos mains endurcies mérite autant l'hommage du Citoyen lorsqu'il fertilise le sol de la Patrie, que lorsqu'il la défend contre ses ennemis ; ses vues se tournoient souvent vers l'économie rurale, ses bienfaits alloient ranimer vos bons cœurs flétris par la misère, il établissoit des Greniers publics pour vous protéger contre un Ciel d'airain, il eût voulu féconder toutes les Campagnes, & y répandre la joie, la sérénité, l'abondance.

Job. ch. 31.

Peindrai-je ici cette compassion tendre qui ouvroit son cœur à toute espéce de miséres ? Rapprocherai-je de vos regards tous ces lieux consacrés, par sa bienfaisance au soulagement de l'humanité, où se ramassent tous les âges & toutes les infirmités de la vie ; où la miséricorde, soutenue par ses largesses, étend ses soins sur la Veuve, sur l'Orphelin, sur tous les malheureux, veille à leurs besoins, procure aux uns des remèdes pour soulager les maux du corps, aux autres les consolations de l'esprit & les secours pour la conscience ?

Je ne mêlerois pas à l'éloge de tant de vertus utiles celui des vertus privées, si ces vertus ne naissoient pas les unes des autres, & si cette sensibilité, qui voit avec transport l'image de la félicité publique, étoit autre chose que cette tendresse qui sourit délicieusement aux premieres caresses d'un enfant qui commence à bégayer le doux nom de Pere. N'est-ce pas en effet dans l'intérieur d'une famille que les premiers sentimens se développent, que l'ame contracte la douce habitude de s'unir à d'autres ames, de goûter leur bonheur, de l'augmenter par des satisfactions réciproques ? Et cette bienfaisance qui se plaît à faire des heureux sur le Trône, n'est-elle pas cette même sensibilité qui s'étend à de plus grands objets ?

STANISLAS fut le meilleur des Peres, & le premier vœu de son cœur fut toujours pour le bonheur de notre Auguste Reine. Il aimoit à s'épancher dans le sein de cette Fille chérie, il lui communiquoit ses pensées, ses chagrins, ses plaisirs, & jusqu'aux plus petits détails de sa vie. On ne se lasseroit pas de transcrire tous les témoignages qu'il lui donnoit de sa tendresse. Nous vous perdons, lui disoit-il, au moment où elle alloit monter sur le premier Trône de l'Univers ; nous vous perdons, vous qui étiez notre consolation, notre amour, nos seules délices ; je vous cherche sans cesse à mes côtés, je sens qu'il me manque une partie de moi-même, & ma vie semble s'échapper avec mes pleurs. Ne reconnoit-on pas dans l'énergie de ces expressions cette ame simple & noble, qui, malgré tous les avantages de la plus glorieuse alliance, s'arrache à une Fille tendre qui fait son bonheur. Tel est l'empire que la nature exercera toujours sur des cœurs vertueux ; & malheur aux ames qui ne seroient pas émues par des sentimens si touchans. Prince qui serez l'objet éternel de nos regrets, & qui n'avez été montré à la France que pour lui faire sentir tout ce qu'elle pouvoit perdre ; quelle fut la douleur de votre auguste Ayeul lorsqu'il apprit votre mort ? Ses larmes que la décence contraignoient aux yeux du Public, couloient avec abondance dans le sein des personnes qu'il honoroit d'une confiance plus intime. La vertu avoit préparé l'union de vos cœurs ; l'humanité, la bienfaisance, la douce sensibilité, la compassion tendre, la piété éclairée, le goût des arts, l'estime réciproque resserroient encore des liens que la nature avoit formés ; il se retrouvoit en vous, & le coup fatal qui vous précipita dans le Tombeau, parut déja le frapper en brisant l'image de ses vertus.

Il falloit des amis à une ame si sensible, si agitée par la passion délicieuse de faire des heureux. Ce desir d'étendre sans cesse le cercle du bonheur, & d'y faire entrer tous les hommes, devoit, pour ainsi dire, avoir une action plus forte vers le centre, & laisser un intérêt plus vif pour ceux que l'estime, le goût, l'habitude du commerce, la ressemblance des vertus

en rapprochoient. Amitié sublime, est-il donc vrai que les Princes sont toujours privés de vos douceurs ? La vile adulation ou la hauteur ferme-t-elle leur cœur à vos tendres épanchemens, & les vertus qui s'unissent avec tant de force ne peuvent-elles pas, malgré la distance des rangs, établir entre les grandes ames une correspondance flateuse, & une concorde inaltérable ? STANISLAS connut le prix de l'amitié, & dans un rang si élevé personne ne sçut mieux goûter ces douceurs de la société qui font le plus grand agrément de notre vie. Vous le sçavez, Messieurs, & ma foible voix n'est ici que l'interprête de tous les cœurs ; vous le sçavez, vous sur-tout qui après avoir joui long-tems de sa confiance, environnez maintenant ce triste Monument où réposent ses cendres chéries, mêlez les larmes de la tendresse à celles de l'admiration, & conservez encore plus le souvenir de l'homme aimable que celui du héros. Quelle ame c'étoit pour vous que celle de STANISLAS ! quel intérêt tendre, quels doux épanchemens, quels soins consolans ! Il aimoit à se reposer dans votre cœur des soucis du Trône ; il y oublioit ses peines, il y soulageoit ses douleurs. Tantôt ses larmes se confondoient avec les vôtres ; d'autrefois la sérénité qui brilloit sur son front, la tendresse qui animoit ses regards sembloit sourire à la vôtre, & exprimer la satisfaction qu'il goûtoit avec vous. La franchise, la candeur, une joie douce, une familiarité d'estime faisoient le charme de ses entretiens ; tout y étoit esprit, tout y étoit bonté : on n'appercevoit plus la différence des rangs, il falloit s'en souvenir ; le desir de plaire, qui fait la douceur du commerce d'égalité animoit autant le Monarque que le sujet, & l'amitié ne laissoit plus d'intervalle.

PAR quelle invisible chaîne s'attachoit-il tous les cœurs ? Par cette bonté qui le rapprochoit de tous, par ce désir d'être aimé qui l'a suivi jusques dans les bras de la mort, par cet art charmant de donner plus de prix aux bienfaits en marquant de l'estime pour les personnes, de dire des choses touchantes, de caresser, pour ainsi dire, l'amour propre, & de choisir l'endroit le plus flateur. Sans faste dans la gloire, sans ostentation dans la vertu, ne s'élevant pas pour paroître grand, ne s'abbaissant pas pour être affable, chacun le trouvoit tel qu'il le souhaitoit. La noble simplicité qui étoit dans son ame se répandoit sur toute sa Maison ; un appareil plus majestueux qu'imposant ; un goût plutôt d'élégance & d'agrément que de frivolités ; par-tout l'image de l'ordre, de l'aisance, du bonheur ; un Domestique immense tenu dans la subordination d'une Famille ; la vénération des Courtisans que l'amour rendoit plus touchante ; le Citoyen qui venoit tous les jours s'informer de la santé de son Roi & épier les changemens que l'âge faisoit sur son visage pour juger la durée de son bonheur ; l'habitant de la campagne qui s'en retournoit content après avoir vu son bon Maître. Au milieu de ces objets attendrissans, STANISLAS, entouré de ses Sujets, comme un Pere de ses enfans, fixant tous leurs regards, jouissant de la satisfaction de les voir heureux, goûtant ces vertus paisibles & cette gloire tranquille que l'on ne partage plus avec la fortune, donnant une partie de son temps aux besoins de l'Etat, & le reste à des délassemens utiles ; tantôt conduisant des amis dans ses superbes allées, dans ses Maisons délicieuses qu'il avoit embellies, les entretenant des grands objets de la Nature, de la Religion, de la Politique, & traitant ces questions qui occupoient les Platons & les Socrates ; d'autrefois exécutant ses projets pour l'embellissement des Villes, élevant des Monumens à la gloire de son Successeur, interrogeant les artistes, examinant leurs plans, & dirigeant l'art même dans la construction de tant d'Edifices publics dont la postétité admirera le goût & la magnificence.

Ainsi couloient sous l'empire de la vertu, dans un repos sans indolence, dans des plaisirs sans molesse, les jours sereins d'une vie sanctifiée par la piété & consacrée au bonheur des hommes. Falloit-il que le cours d'une vie si belle fut interrompu par un accident aussi imprévu que terrible ? ô jour ! ô moment affreux où nous entendîmes retentir autour de nous de longs sanglots entrecoupés de cette triste parole : *Le Roi est brûlé, le Roi est dangereusement malade.* Au premier bruit d'un mal si étrange,

qui de nous ne se sentit pas frappé comme si la mort eût menacé le plus tendre des peres? Tout étoit en allarme; on ne voyoit que l'image de la douleur, on couroit vers le Palais pour s'informer de l'état du Prince, on recevoit avec avidité ces premiéres nouvelles qui éloignoient l'idée du danger. Déjà la confiance ranimoit tous les cœurs; une minute de plus disoit-on, *Et le Roi étoit brulé*; O Dieu! qui l'avez arraché à une mort si cruelle, achevez sa guérison, & conservez-le pour notre bonheur. Hélas! ce bon Roi cherchoit lui-même à tromper notre douleur; il nous cachoit ses maux pour adoucir nos inquiétudes. Presque entre les bras de la mort & déja glacé sous ses froides mains, il entretenoit sa Cour attendrie avec une tranquillité qui rassuroit nos craintes. C'étoit le même esprit, la même bonté, le dirai-je? C'étoient les mêmes charmes. On voyoit encore le doux sourire sur ses lévres, & la tendresse sembloit lui donner de nouvelles forces, lorsque ses amis venoient baiser ses mains défaillantes. Triste consolation! puisque la mort a éteint ce courage paisible, qui ne s'aigrissoit pas contre elle, & que le souvenir de tant de douceurs, de tant de vertus ne sert qu'à augmenter la grandeur de notre perte. Tout change en effet après quelques jours d'espérance. L'heure fatale sonne, l'on apperçoit la fin prochaine du Prince. Les allarmes augmentent à chaque instant. On n'entend plus que les gémissemens du desespoir, & les mains tombent au peuple
Ezech. c. 7. de tristesse & d'abatement; *manus Populi terræ conturbabuntur.* Chaque Famille craint la mort d'un Pere; chaque Citoyen se rappelle le trait qui lui paroît le plus touchant dans une vie si belle; il le raconte avec attendrissement, & s'interrompt par ses soupirs. A travers les sanglots, les larmes d'un Peuple immense, le Courtisan se précipite vers le Palais pour voir son cher Maître, & lire sur son Visage, non ce qu'il peut espérer pour sa fortune, mais ce qu'il doit craindre pour sa tendresse. Tout fond en larmes, tout retentit de ce cri funeste: *Nous perdrons notre bon Roi.* Bientôt la consternation devient générale; la nouvelle se répand avec rapidité dans la Province; toutes les Villes sont émues, tous les travaux sont suspendus, rien ne paroît intéressant dans un si grand danger; le Magistrat descend du Tribunal, le ciseau tombe des mains de l'Artiste, les Charruës sont abandonnées dans les campagnes; la mère n'entend plus les cris de son enfant & s'arrache de ses bras pour courir aux pieds des Autels. On ne sent plus que cette émotion de la piété, qui dans les grands périls nous jette dans le sein de la Providence; tous les Citoyens se regardant tristement, marchent vers le Temple pour implorer la miséricorde; le Prêtre mêle ses pleurs à celles du Peuple, ses sanglots interrompent ses prieres, & accablé lui-même du poids de sa douleur, il achève avec peine le sacrifice qu'il offre au Dieu de force & de consolation. Au milieu d'un trouble si général, dans des cœurs qui avoient l'intérêt le plus vif pour le bonheur du Prince, regnoit la plus grande sécurité sur son salut éternel; & dans ces derniers momens où la maladie livroit à l'engourdissement ses sens affoiblis, on n'avoit pas la moindre inquiétude sur ses dispositions chrétiennes. Je dois ce beau, ce consolant témoignage à votre juste douleur; à celle de notre auguste Monarque, dont les regrets sont d'autant plus vifs qu'il sçait mieux estimer les vertus; à celle de la Famille Royale, que les seuls motifs de la Religion peuvent soutenir contre un coup si terrible. Le Prince qu'ils pleurent avec nous avoit prévenu par la pénitence & par des œuvres saintes l'heure fatale de troubles & de ténébres; une vie passée dans les sentimens & les exercices de la Foi, tous les devoirs de la Religion remplis avec ferveur, une piété tendre qui s'allarmoit des infidélités les plus legères, la participation fréquente des Saints Mystêres, des jours consacrés au bonheur des hommes, & animés par cette charité qui subsiste éternellement dans le sein de Dieu, une soumission constante à la volonté souveraine dans tous les évenemens, la résignation la plus forte au milieu des plus vives douleurs, la confiance aux mérites du Rédempteur & la joye de s'unir à sa croix par les souffrances; n'est-ce pas là ce qui justifie le chrétien? & après une carrière embellie par tant de

vertus, la mort est elle autre chose que le passage du temps à l'éternité bienheureuse? C'est le sommeil du juste qui s'endort tranquillement dans le sein du Seigneur; c'est le retour d'un fils qui vient après une longue absence se jetter entre les bras de la tendresse paternelle; c'est ce que nous avons vu dans le Prince que nous regrettons sur la terre, & lorsqu'un Pontife tendrement attaché à ce Monarque & long-temps témoin de ses vertus, lui présentoit les remèdes de la Religion, lorsque recevant ses derniers soupirs, il prononçoit les prières qui achèvent d'enfanter le fidèle à la vie éternelle, nous pensions tous que ses vœux étoient exaucés, que cette grande ame alloit se réunir à son Créateur, qu'un Prince si pieux, si Bienfaisant, régneroit à jamais dans le Ciel & y trouveroit le prix immortel de ses vertus.

Mgr le Cardinal de Choiseul.

N'attendez pas, Messieurs, que j'expose à vos yeux les tristes images de la patrie, de la vertu, versant des larmes sur le Tombeau d'un Prince qui a fait le bonheur des hommes; que je vous rappelle ce jour de deuil, où un Peuple abattu, consterné suivoit la Pompe funèbre de son Roi, le cherchoit encore dans les ombres de la mort, & s'arrachoit avec effort à ses déplorables restes; que je vous fasse entendre les cris du pauvre, de la veuve, de l'orphelin, qui demandent encore leur Pere, leur Consolateur, leur appuy. Dans une calamité si générale, chacun trouve en soi la source de son affliction, & il faudroit plutôt songer à calmer votre vive douleur qu'à l'augmenter par des images si fortes. Un plus grand objet se présente à ma pensée; la mort d'un Roi Bienfaisant est autant une instruction qu'un malheur pour l'humanité. Quand Dieu frappe ce coup terrible, il veut détacher nos cœurs de la terre en arrêtant le cours de nos prospérités; il ôte à tout ce qui nous séduit, ce charme secret qui fait oublier le Ciel; il nous fait voir, après quelques vaines douceurs, que les maux du monde sont toujours plus réels que ses biens, & ses chagrins plus vifs que ses joyes; il nous apprend que le présent n'est rien, que notre destinée est dans l'avenir, qu'il faut servir le Roi Tout-puissant, parce qu'on ne trouve de

de félicité durable que sous son Empire, *Unus est altissimus . . . & dominans Deus.* Venez donc vous qui pleurez le meilleur des Maîtres, Peuple qu'il rendoit heureux, grands qu'il honoroit de sa confiance & de son estime; venez tous, environnez ce triste monument, percez ce voile lugubre; considérez ce qui reste d'une vie si belle: des inscriptions qui rappellent quelques actions de ce Prince, des titres qui font souvenir qu'il a existé en faisant penser qu'il n'est plus, des images fragiles que le temps ne tardera pas à détruire. Dites en voyant les débris de tant de grandeurs, en admirant peut-être à la lueur des torches funèbres les tristes décorations de ce Temple; voilà donc ce qui reste de ces Puissances qui semblent nous écraser de leur poids, un tombeau qui n'occupe plus d'espace que pour renfermer un plus grand vuide. Voilà tout ce que la magnificence, la piété, la tendresse, peuvent faire pour honorer un Monarque chéri, rappeller le souvenir de ses bienfaits, proposer l'exemple de ses vertus, louer ce qui n'existe plus dans le temps, & terminer l'éloge le plus pompeux par l'aveu du néant & de la fragilité de son objet. Mon Dieu! Que nos pensées sont incertaines, & faut-il que l'erreur nous domine de toute part? Tandis que notre éloquence s'épuise à jetter quelques fleurs sur des cendres insensibles, l'Ame de ce grand Prince plongée dans le sein de la Divinité, ou soupirant après le moment de cette union bienheureuse, n'écoute plus nos louanges stériles, & ne voit rien de solide, rien d'intéressant pour elle que nos prieres. Écoutez donc, Seigneur, les vœux de votre Peuple, ces vœux que l'amour inspire & que la piété consacre; souvenez vous de ce nouveau David, de sa patience, de sa soumission, de sa charité, de sa droiture, couronnez cette foi humble, cette dévotion tendre, toutes les vertus chrétiennes dont vous aviez rempli son cœur; donnez le repos de la Sainte Sion à cette grande Ame, qui ne s'est occupée sur la terre que du bonheur des Peuples qui vous adorent; *Memento Domine David & omnis mansuetudinis ejus.* Et vous Pontife si cher à la Religion & à l'État, plus illustre par vos vertus que par l'éclat d'un grand nom & les dignités qui

Psal. 131.

Monseig. le Cardinal célébrant.

2

vous décorent, remontez à l'Autel; substituez aux tristes accents de notre douleur la voix de la Victime Sainte; achevez le sacrifice dont l'immortelle vertu purifie toutes les souillures; versez avec confiance le Sang de l'Agneau sur cette Ame pieuse; que ses mérites infinis lui ouvrent le Ciel; qu'ils fassent naître dans nos cœurs la douce espérance de la rejoindre dans l'Éternité bienheureuse, & que nous sortions tous de ce Temple persuadés qu'un Prince si Bienfaisant, un chrétien si parfait, jouit devant Dieu d'une gloire plus solide, plus éclatante que celle dont il est couvert devant les hommes; Ainsi soit-il.

F I N.

pour l'avoir lû vous
auvez la bonté de dire
deuse messes.



